

Patrice Robitaille, Sylvain Houde, Michel Châteauneuf

Normand Cazelais

Numéro 142, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64659ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cazelais, N. (2011). Compte rendu de [Patrice Robitaille, Sylvain Houde, Michel Châteauneuf]. *Lettres québécoises*, (142), 28–29.

☆☆☆☆ 1/2

Patrice Robitaille, *L'homme qui mangeait des livres*,
Ottawa, L'Interligne, 2010, 272 p., 19,95 \$.

Euphorie

Ce livre n'est pas un polar, c'est une ode enflammée aux métiers d'imprimeur, d'éditeur. Et à l'euphorie de lire évidemment. Si vous partagez la passion de l'auteur, sa lecture sera un bonheur.

Dès les premières pages, *L'homme qui mangeait des livres* est une déclaration d'amour aux livres. Il s'achève (p. 257) sur une affirmation de la même eau: «Une vie sans livres n'est pas une vie.» Que Patrice Robitaille ait choisi la veine policière pour développer son propos importe peu au final; peut-être que cette voie lui a permis plus de liberté et



PATRICE ROBITAILLE

d'humour dans le traitement. Allez savoir...

L'histoire? Christian Caillibaud est éditeur et fils d'éditeur. Dès sa prime jeunesse, les livres l'ont accompagné. Un jour, il a quitté la maison sur une divergence de vues avec son frère et a travaillé pour un concurrent. À la mort de son frère assassiné, il revient reprendre les rênes de la vénérable institution

et se voit immédiatement dans la ligne de mire de tueurs aux méthodes radicales. Tout est bien qui finira bien. La sauce, quant à elle, est délirante.

Il y a des livres qui nous laissent haletants, qui nous poussent à tourner les pages et à veiller tard parce que l'histoire nous captive, parce que les personnages nous émeuvent, parce que leurs idées nous fascinent. Il y en a d'autres qui nous accablent parce qu'ils sont bien écrits.

Pour avoir une telle maîtrise de l'écriture, Patrice Robitaille a certainement beaucoup lu. Brecht et Pirandello pour cette volonté manifeste de distanciation? Ou encore Vian pour flirter ainsi avec l'irréalisme et l'absurde? S'est-il plongé dans *Les contes de l'arbalète* de G. K. Chesterton? Je serais porté à le croire, l'écrivain anglais l'a assez souvent démontré: la folie apparente et le rocambolesque contribuent activement à «entretenir la santé mentale» et à défendre un esprit rebelle contre les opinions, convictions et modes du *mainstream*.

«Le style, c'est l'homme même», disait Céline. Et Patrice Robitaille a du style. Ce livre est une petite perle.

☆☆☆☆

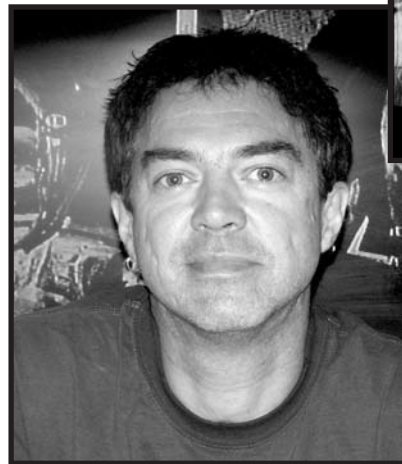
Sylvain Houde, *Comment appeler et chasser l'original*,
Montréal, Coups de tête, 2010, 320 p., 19,95 \$.

Ironie et parodie

Dans sa dernière mouture, Sylvain Houde verse dans la démesure et la dérision, ça donne *Comment appeler et chasser l'original*. Et ça cogne! Page après page. À vous de décider si vous voulez continuer.

Se pourrait-il que Sylvain Houde ait voulu parodier Jean-Jacques Pelletier et son cycle des *Gestionnaires de l'apocalypse*? Fort possible: découpée en séquences contrastées, la trame s'éclate en plusieurs directions, l'information *trash* y prend beaucoup de place et l'humanité n'est pas présentée sous son meilleur jour.

Qu'on en juge: Simon Brisebois gagne sa croûte à *Polar Police*, un journal qui ne fait pas dans les images pieuses. Il se voit affecté à la couverture des actes terroristes de l'Original (Organisation révolutionnaire d'intervention guerrière de nuisance anticapitaliste libertaire, eh oui!) qui fait sauter à qui mieux mieux des véhicules automobiles énergivores un peu partout au Québec. Et en particu-



SYLVAIN HOUDE

lier à Shawinigan, ville natale de Brisebois qui voit là une occasion de mousser sa carrière et qui n'hésite pas, pour ce, à intervenir pour accentuer la dramatique des situations.

Il tombe amoureux d'un garçon de treize ans et demi, négocie avec Diane la chasse-ressse et égérie de l'Original qui

parle parfois un «créole pseudolatine contaminé», se fait poursuivre par deux agents de l'escouade antiterroriste (l'un droitier, l'autre gaucher, ce qui a son importance...), fréquente des personnages totalement lubriques ou flyés. Il se rend même au repaire de la *Tribu qui n'a pas de nom* au *Lac qui n'existe pas*.

S'entremêlent de la porno de bas étage, des considérations plus ou moins échevelées sur les chiffres 10 et 13, sur la religion, la démocratie, les impératifs de l'actualité et le terrorisme éthique. Le tout au bout d'une lorgnette teintée de contre-culture que les anciens animateurs de la défunte revue *Mainmise* — vous vous souvenez? — ne renieraient pas. Si cela peut éclairer votre lanterne, sachez que Sylvain Houde a travaillé aux *Foufounes électriques*, haut lieu des nuits spéciales de Montréal...

Si vous surmontez l'irritation des premiers chapitres, sûrement vous laisserez-vous captiver par les techniques inorthodoxes de cette chasse à l'homme... et à l'original. Mais il est possible que la finale ouverte vous laisse sur votre faim...



Michel Châteauneuf, *La société des pères meurtriers*,
Gatineau, Vents d'ouest, 2010, 178 p., 19,95 \$.

Fausse victoire

Suis-je trop exigeant? Voici un thème original, le parricide, et une belle écriture. Mais alors? La trame n'est pas assez étoffée, elle n'exploite pas pleinement les ressources de ce qui nous est proposé. J'ai eu l'impression d'assister à un exercice. Et de passer à côté de l'essentiel.

Un ouvrage qui donne en exergue une citation de Zola n'annonce rien de drôle. *La société des pères meurtriers* est présenté comme un « thriller noir »; il faut cependant préciser que le « noir » ne relève pas de la caricature mais du désespoir. Or, ce polar abuse de la caricature.

Ex-policier, Christian Saint-Amant est maintenant le prospère propriétaire d'une firme spécialisée dans les filatures et enquêtes de tout genre.



MICHEL CHÂTEAUNEUF



Ombres à son bonheur: les assistés sociaux qu'il assimile à des coquerelles, sa dernière femme qu'il trouve niaise et qu'il rêve de

remplacer par une « Asiatique » jeune et soumise, sa fille et ses fils qui constituent, à ses yeux, une progéniture indigne de sa personne. Aussi accepte-t-il avec enthousiasme la proposition d'un ami — chef de police, ce n'est pas rien! — d'adhérer à un club sélect dont les membres sont des pères qui aspirent à se débarrasser, ni vu ni connu, de leurs embarrassantes progénitures. Le meurtre, pour lui et ces gens, ne présente aucun problème moral. Un soulagement plutôt.

« Investi d'une mission noble, celle de l'assainissement de la société », il résume sa philosophie en ces termes: « Il est temps que le géniteur redevienne le chef de sa tribu. Que les mâles dominants reconquièrent leur rang dans la sélection naturelle. Afin d'éliminer les individus galeux. »

Aurait-il fallu ajouter une touche d'humour? En tout cas, il aurait fallu élargir la perspective. Quand on pense à ce qu'a réussi Jack London dans *Le bureau des assassinats...*

David editionsdavid.com

roman



190 p. / 21,95 \$



98 p. / 17,95 \$

nouvelles

JOCELYNE MALLET-PARENT
Celle qui reste

■ Sans détour, *Celle qui reste* raconte, dans un style mordant et moqueur, l'histoire de ceux et celles qui partent sans jamais nous quitter vraiment.

AURÉLIE RESCH
La dernière allumette

■ Acculés à leurs derniers retranchements, les personnages de *La dernière allumette* se retrouvent en équilibre sur le mince fil du présent, prêts à basculer dans le vide.



NOUVEAUTÉ 532 p. / 36 \$



NOUVELLE ÉDITION 600 p. / 40 \$

essais

VICTOR-LAURENT TREMBLAY
Être ou ne pas être un homme
La masculinité dans le roman québécois

FRANÇOISE LEPAGE
Histoire de la littérature pour la jeunesse